

Collection  
« *Expériences philosophiques* »

*dirigée par Denis Guénoun  
avec la collaboration de Nicolas Doutey*

E. LACLAU ET C. MOUFFE  
*Hégémonie et stratégie socialiste*  
(traduit par Julien Abriel)

J. BUTLER, M. DEGUY, T. DOMMANGE, D. GUÉNOUN,  
S. KAY, B. STIEGLER, M. VITALI ROSATI  
*Pourquoi des théories ?*

F.-D. SEBBAH  
*Lévinas et le contemporain*

T. DOMMANGE  
*L'Homme musical*

M. DEGUY, T. DOMMANGE, N. DOUTEY,  
D. GUÉNOUN, E. KIRKKOPELTO, S. NOWROUSIAN  
*Philosophie de la scène*

S. CRITCHLEY, J. DERRIDA, E. LACLAU,  
C. MOUFFE, R. RORTY  
*Déconstruction et pragmatisme*  
(traduit par Julien Abriel, Nicolas Doutey et Yaël Kreplak)

SAMUEL BECKETT • ARNOLD GEULINCX

## Notes de Beckett sur Geulincx

*suivi des contributions de*

THOMAS DOMMANGE • MATTHEW FELDMAN  
DAVID TUCKER • ANTHONY UHLMANN  
RUPERT WOOD

*Ouvrage dirigé et préfacé par*

Nicolas Doutey  
avec la participation de Eri Miyawaki

Traductions du latin  
Hélène Bah-Ostrowiecki

Traductions de l'anglais  
Nicolas Doutey

**LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS**

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

## SOMMAIRE

PRÉFACE	
Beckett et Geulincx : « en admettant cette théorie fantastique » .....	9
PREMIÈRE PARTIE : Le matériau Geulincx .....	35
Introduction .....	37
<i>Questions quodlibétiques</i> .....	45
<i>Métaphysique vraie</i> .....	49
<i>Éthique</i> .....	67
SECONDE PARTIE : Pensées sur Beckett et Geulincx .....	125
Présentation .....	127
Rupert Wood : <i>Murphy, Beckett ; Geulincx, Dieu</i> .....	133
Anthony Uhlmann : <i>Le berceau et la berceuse</i> .....	169
Matthew Feldman : « <i>Un engin de destruction adéquat</i> » ? <i>Samuel Beckett et l'Éthique d'Arnold Geulincx</i> .....	181
David Tucker : <i>Vers une analyse de la présence de Geulincx     dans le Ur-Watt</i> .....	213
Thomas Dommange : <i>Geulincx ou la mécanique de l'ineffable</i> .....	229
ANNEXE .....	261
Notice détaillée sur la transcription .....	263
Indications bibliographiques .....	267

Extraits retraduits du latin par Hélène Bah-Ostrowiecki de Arnold Geulincx, *Éthique*, Turnhout, Brepols Publishers, 2009  
© Brepols Publishers, 2009

« Samuel Beckett's Notes on Geulincx » reproduced by kind permission of The Estate of Samuel Beckett  
c/o Rosica Colin Limited, London, United Kingdom  
© The Estate of Samuel Beckett, 2006

Accès aux notes de Beckett sur Geulincx (Trinity College Dublin Library Collection) avec l'aimable autorisation du Board of Trinity College Dublin

Rupert Wood, « Murphy, Beckett : Geulincx, God », in Stanley E. Gontarski (ed.), *Journal of Beckett Studies*, vol. II, n° 2, Tallahassee, University Press of Florida, printemps 1993, p. 27-51  
Reprinted with permission of Florida State University

Anthony Uhlmann, « The cradle and the rocking-chair », in Anthony Uhlmann, *Samuel Beckett and the Philosophical Image*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 78-85  
© Anthony Uhlmann, 2006, published by Cambridge University Press, translated with permission

Matthew Feldman, « "A suitable engine of destruction" ? Samuel Beckett and Arnold Geulincx's *Ethics* », in Russell Smith (ed.), *Beckett and Ethics*, Londres, Continuum International Publishing, 2009, p. 38-56  
By kind permission of Continuum International Publishing Group

David Tucker, « Towards an analysis of Geulincx and the Ur-Watt », in *Samuel Beckett Today/Aujourd'hui*, n° 22 : *Debts and Legacies*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2010, p. 198-208  
Translated and published with permission of Rodopi

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-350-1  
ISSN 1968-570X

*Comme on sait, Beckett a écrit certains de ses textes en anglais. La majorité d'entre eux furent traduits en français (par lui ou par d'autres), mais ce n'est pas le cas de tous. Dans ce qui va suivre, les extraits d'écrits anglais de Beckett non traduits en français sont cités dans leur version originale dans le corps du texte, et une traduction française est proposée, à titre indicatif, en note entre crochets.*

## Préface

### BECKETT ET GEULINCX : « EN ADMETTANT CETTE THÉORIE FANTASTIQUE<sup>1</sup> »

*À la recherche de la différence plutôt que d'en être la proie.  
Le tourment de celui qui n'a pas d'adversaire<sup>2</sup>.*

#### *Samuel Beckett, 1936*

Dans les premiers jours de 1936, après plusieurs recherches à travers Dublin, le jeune Beckett de 29 ans finit par trouver à la bibliothèque de Trinity College les trois volumes en latin des *Arnoldi Geulincx Antverpiensis Opera philosophica* édités par Jan Pieter Nicolaas Land entre 1891 et 1893. Son ami Brian Coffey, qui compte lancer une collection de livres philosophiques, l'a sollicité pour écrire une monographie, et l'a orienté vers Arnold Geulincx. Beckett semble envisager la question, et c'est ainsi qu'il se plonge dans l'œuvre du philosophe flamand.

Si, à cette époque, Beckett a déjà publié un livre de récits (*More Pricks than Kicks*, 1934) et un recueil de poèmes (*Echo's Bones and Other Precipitates*, 1935), il n'est pas encore l'écrivain qu'on connaît. Il n'avait d'ailleurs pas

---

1. Samuel Beckett, *Trois Dialogues*, Paris, Éditions de Minuit, 1998, p. 26.

2. *Ibid.*, p. 15 (trad. Édith Fournier).

d'abord l'intention de le devenir, comme il l'a confié à son biographe, et son activité de critique occupe encore une place très importante pendant les années 1930<sup>3</sup> : il écrit en 1929 un article remarqué sur Joyce, son aîné, qu'il fréquente à Paris ; deux années plus tard paraît sa monographie sur Proust ; et de 1934 à 1936 il publie plusieurs articles (sur Rilke, Pound, la jeune poésie irlandaise...) dans des revues londoniennes et dublinoises. Critique, Beckett est profondément imprégné de philosophie. Il n'a pas suivi de formation philosophique proprement dite pendant ses études de lettres à Trinity College, et, à partir de la fin des années 1920, il cherche à combler ce qui lui semblait visiblement être une lacune<sup>4</sup>. Lecteur d'anglais à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm de 1928 à 1930, il se lie d'amitié avec Jean Beaufret, qui lui « *déniche* des livres à la bibliothèque<sup>5</sup> ». Dans la décennie qui suit, Beckett poursuit sa formation philosophique : il amasse, au fil de sa lecture d'ouvrages généraux, 267 feuilles de notes qui recouvrent méthodiquement l'ensemble de l'histoire de la philosophie occidentale, des présocratiques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; et il s'intéresse également de près à certains auteurs en particulier : il connaît en détail l'œuvre de Descartes dès la fin des années 1920, lit plusieurs textes de Giordano Bruno et Giambattista Vico pour son article sur Joyce de 1929, s'attaque à Schopenhauer en 1930, fréquente Berkeley, Malebranche, se plonge dans les dialogues de

3. « Quand j'ai fait la connaissance de Joyce, je n'avais pas l'intention d'être écrivain. Ça n'est venu qu'après, quand j'ai découvert que je n'étais pas du tout fait pour l'enseignement » (Samuel Beckett à James Knowlson, entretien du 27 octobre 1989, dans James Knowlson, *Beckett*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2007, p. 192 ; trad. Oristelle Bonis). Lorsque Beckett quitte Paris en 1932, son choix de s'installer à Londres est lié à son « espoir d'y faire son trou dans la critique littéraire » (*ibid.*, p. 274 ; trad. Oristelle Bonis), ambition toujours d'actualité en 1934 (*ibid.*, p. 317).

4. Voir *ibid.*, p. 178-179, et Deirdre Bair, *Samuel Beckett*, Paris, Fayard, 1979, p. 577, note 4.

5. Lettre de Beckett à Thomas McGreevy, non datée (fin juillet 1930) ; nous reproduisons la traduction d'Oristelle Bonis dans James Knowlson, *Beckett*, *op. cit.*, p. 178.

Platon vers 1932, dans Leibniz en 1933, lit Spinoza en 1936, s'intéresse à Fritz Mauthner, à Hume, à Kant dont il achète les œuvres complètes en allemand en 1938<sup>6</sup>... La lecture de Geulincx n'est donc pas isolée, pas plus que ne l'est l'idée de consacrer un texte à un philosophe – on sait en effet qu'il considère en 1932 la possibilité d'écrire un article sur la modernité de Vico<sup>7</sup>. Son intérêt pour la philosophie touche son activité critique (son *Proust* par exemple est pétri de pensée schopenhauerienne), mais également son activité d'écrivain : à cette époque, ses œuvres sont, à la manière joycienne, émaillées de références, notamment philosophiques – et son premier poème publié, *Whoroscope* (1930), est consacré à Descartes.

Plus profondément, ces années 1930 sont décisives au niveau artistique dans la mesure où des éléments essentiels de la poétique de l'œuvre à venir se mettent en place : *Murphy*, qu'il considère parfois comme le premier roman de la série qui mènera aux grands récits d'après-guerre – *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*<sup>8</sup> –, est rédigé en 1935-1936 ; il commence son premier essai d'écriture théâtrale en 1937 (*Human Wishes*, sur Samuel Johnson) ; il sent qu'il commence à trouver sa voie propre, se libérant peu à peu du modèle joycien<sup>9</sup>, et décide progressivement,

6. Cette liste est bien sûr loin d'être exhaustive, et Beckett continua évidemment à lire de la philosophie après cette époque. Pour plus de précisions, nous renvoyons à l'étude de Matthew Feldman sur les lectures et les notes, générales et particulières, de Beckett dans les années 1930 (Matthew Feldman, *Beckett's Books : a Cultural History of Samuel Beckett's « Interwar Notes »*, Londres, Continuum, coll. « Continuum Literary Studies », 2008).

7. Le 18 août 1932, il écrit à Thomas McGreevy que l'éditeur du *New Statesman*, Ellis Roberts, pense être intéressé par un tel article (Martha Dow Fehsenfeld, Lois More Overbeck, Dan Gunn, George Craig (éd.), *The Letters of Samuel Beckett*, vol. I : 1929-1940, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 118).

8. Comme il l'écrit à Peter Suhrkamp, son éditeur allemand, dans la lettre du 9 janvier 1954 (Martha Dow Fehsenfeld, Lois More Overbeck, Dan Gunn, George Craig (éd.), *The Letters of Samuel Beckett*, vol. II : 1941-1956, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 441). Lorsque l'*Innommable* convoque les personnages des précédents romans, il remonte lui aussi jusqu'à Murphy (Samuel Beckett, *L'Innommable*, Paris, Éditions de Minuit, 1953, p. 10).

9. Il écrit à Thomas McGreevy le 5 janvier 1938 que le risque de la proximité avec Joyce n'est pour lui plus un danger (*The Letters of Samuel Beckett*, vol. I, *op. cit.*, p. 581).

à partir de 1938, d'écrire en français<sup>10</sup>. De ce point de vue, et sans pour autant attribuer tous ces aspects uniquement aux notes sur la philosophie qu'il prend à cette époque, et qu'il conservera toute sa vie d'écrivain<sup>11</sup>, force est de constater que la rencontre de Geulincx occupe une place importante.

Notons tout d'abord que l'idée de faire un travail monographique sérieux passe vite à l'arrière-plan. Début janvier, il écrit à son agent littéraire George Reavey : « my Geulincx could only be a literary fantasia<sup>12</sup> ». L'immersion dans les œuvres de Geulincx vient marquer une pause dans l'écriture de *Murphy*, commencée en août 1935, et, dès les premiers jours de sa lecture, c'est à son roman que Beckett la rapporte<sup>13</sup> ; lors de la dernière phase de rédaction, il ira même jusqu'à insérer une référence explicite au philosophe : « Comme disait Arnold Geulincx, dans son beau belgo-latin : *Ubi nihil vales, ibi nihil velis*<sup>14</sup> » – son nom réapparaîtra également, plus tard, dans « La fin » (1945) et dans *Molloy* (1947). C'est en outre à lui que l'écrivain revient lorsqu'il cherche à définir, globalement, son projet artistique : dans ses échanges avec Georges Duthuit à la fin des années 1940<sup>15</sup>, qui donneront lieu à l'un des textes

où il s'exprime le plus clairement sur son art, les *Trois Dialogues* (1949) ; ou dans les rares lettres où il donne des indications aux lecteurs ou critiques qui lui demandent des éclaircissements sur son œuvre : il écrit par exemple à Niall Montgomery, en 1953 : « The heart of the matter, if it has one, is perhaps rather in the *Naught more real than nothing* and the *ubi nihil vales*, already in *Murphy*<sup>16</sup> ». Si la formule de Démocrite, « rien n'est plus réel que le rien », résonne, entre autres, de manière assez évidente avec le type particulier de minimalisme de l'écriture de Beckett, qui disait se donner comme horizon, « moitié par plaisanterie », de produire une page blanche<sup>17</sup>, on peut être plus surpris de voir l'auteur placer au centre de son œuvre la maxime latine d'Arnold Geulincx, philosophe flamand du XVII<sup>e</sup> siècle pour le moins méconnu.

« *Ce vieux Geulincx, mort jeune*<sup>18</sup> »

Arnold Geulincx est né le 31 janvier 1624 à Anvers, dans une famille relativement aisée. Il se passionne très tôt pour les auteurs latins dont la langue lui devient vite plus familière que le flamand. Inscrit à l'Université de

10. Dans la lettre du 3 avril 1938 à Thomas McGreevy, il confie qu'il écrira très probablement ses poèmes futurs en français (*ibid.*, p. 614). L'écriture en français se généralisera après 1945 (sans parler de ses traductions de ses propres textes, il réécrira également en anglais à partir de la fin des années 1950).

11. Et auxquelles il se référera : à titre d'exemple, on peut rappeler que, lorsque son metteur en scène américain lui demande des éclaircissements sur *Fin de partie*, Beckett lui répond qu'il ne retrouve plus ses notes sur les présocratiques (Samuel Beckett, lettre à Alan Schneider du 21 novembre 1957, dans Maurice Harmon (éd.), *No Author Better Served : the Correspondence of Samuel Beckett and Alan Schneider*, Cambridge (Mass.) / Londres, Harvard University Press, 1998, p. 23).

12. Lettre à George Reavey du 9 janvier 1936, *The Letters of Samuel Beckett*, vol. I, *op. cit.*, p. 295 [« mon Geulincx ne pourrait être qu'une fantaisie littéraire »].

13. Dans la lettre du 16 janvier 1936, voir ici même, p. 26.

14. Samuel Beckett, *Murphy*, Paris, Éditions de Minuit, 1965, p. 130 (pour la traduction de la formule, voir ici même, p. 18).

15. Dans la lettre à Duthuit du 26 mai 1949, il se réfère à la formule de Geulincx citée dans *Murphy* « un peu à l'aveuglette il est vrai », et commente : « tout est dit » (*The Letters of*

*Samuel Beckett*, vol. II, *op. cit.*, p. 148). Quelques mois plus tôt, Beckett avait déjà convoqué un concept geulincxien (l'autologie) dans sa correspondance avec Duthuit (lettre du 9 mars 1949, *ibid.*, p. 135).

16. Lettre à Niall Montgomery du 2 décembre 1953, *ibid.*, p. 427 [« Le cœur de l'affaire, si elle en a un, se trouve peut-être plutôt dans le *rien n'est plus réel que le Rien* et dans le *ubi nihil vales*, déjà dans *Murphy* »]. Il indique la même chose à Mary Hutchinson dans la lettre du 6 novembre 1956 (*ibid.*, p. 669) et à Sighle Kennedy le 14 juin 1967 (Samuel Beckett, *Disjecta : Miscellaneous Writings and a Dramatic Fragment*, éd. Ruby Cohn, New York, Grove Press, 1984, p. 113).

17. C'est ce qu'a dit Beckett à Martin Esslin, lors de leur première rencontre (voir Martin Esslin, « Une poésie d'images mouvantes », *Revue d'esthétique*, hors-série : *Samuel Beckett*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1990, p. 403 ; trad. Édith Fournier). Dans les textes des années 1930, Démocrite est également plusieurs fois évoqué comme le philosophe qui rit, contrairement à Héraclite qui pleure (suivant l'opposition traditionnelle, relevée par Beckett dans ses notes sur la philosophie). Pour la question du rire et de l'humour, voir ici même, p. 27 *sqq.*

18. Samuel Beckett, *Molloy*, Paris, Éditions de Minuit, 1951, p. 67.

Louvain en 1640, il finit ses études avec succès trois ans plus tard, avant d'y devenir professeur en 1646. De cette époque datent entre autres les *Quaestiones quodlibeticae* (1650-1652), série de questions portant sur les sujets les plus divers<sup>19</sup> susceptibles d'intéresser ou de divertir la société universitaire, et à propos desquelles le maître doit développer les arguments *pro* et *contra* avec style et brio. Professeur reconnu, Geulincx s'illustre par son écriture très fleurie, voire maniérée<sup>20</sup>, autant que par le sérieux de ses développements. Au fil des années, cependant, sa situation se détériore : soupçonné de cartésianisme – orientation philosophique condamnée par les autorités de l'Université –, de jansénisme, et peut-être également de calvinisme, il est démis de ses fonctions en janvier 1658. Ne pouvant plus enseigner, privé de moyens de subsistance, il part au printemps s'installer à Leyde, ville plus libérale et majoritairement calviniste. Les premières années sont difficiles, Geulincx échappe de peu à la mendicité, et parvient finalement en 1662 à intégrer l'Université, d'abord en qualité de lecteur. La nouveauté de sa philosophie, et son cartésianisme désormais affiché, lui valent toujours des problèmes ; c'est dans ce contexte que, victime de calomnies, il fait paraître en 1665 le premier traité de son *Éthique* (dont il publie une version flamande deux ans plus tard), attestant la moralité de sa pensée. Entre 1667 et 1669, il écrit le reste de l'*Éthique*, sa *Métaphysique* et sa *Physique*. Geulincx continue de susciter l'inquiétude, on le presse de modérer son enseignement à l'été 1669, quelques mois avant qu'il ne meure, le 20 novembre, emporté par une épidémie de peste, à 45 ans.

---

19. Par exemple : les savants doivent-ils être riches ou pauvres ? les femmes doivent-elles être admises dans les débats philosophiques ? doit-on servir de bonnes liqueurs à des amis qui viennent vous rendre visite ? etc.

20. Selon Jan Pieter Nicolaas Land, « Arnold Geulincx and his works », *Mind*, vol. XVI, n° 62, Oxford, Oxford University Press, avril 1891, p. 232.

Si les années 1670 à 1700 virent plusieurs publications de ses œuvres par ses étudiants<sup>21</sup>, il fallut ensuite attendre près de deux siècles avant leur réédition par Land au début des années 1890. Plusieurs éléments peuvent expliquer la place mineure qu'occupe Geulincx dans l'histoire de la philosophie. Sa pensée, aussi cartésienne que chrétienne, ne trouva grâce ni auprès des cartésiens soucieux d'aborder le monde sans s'engager sur le terrain religieux, ni auprès des autorités religieuses des Provinces-Unies où la tolérance vis-à-vis du cartésianisme prit fin peu après la mort du philosophe. Né vingt-huit ans après Descartes, Geulincx souffrit également de la proximité de la philosophie de Spinoza, de huit ans son cadet, dont il fut accusé de partager le monisme perçu comme un panthéisme impie. Jouèrent également en sa défaveur les points d'affinités de sa pensée avec celles, en France, de Malebranche, né quatorze ans après lui, et en Allemagne, de Leibniz. Malgré quelques recherches isolées, ce n'est que dans les années 1880 que Geulincx réapparut sur le devant de la scène, lorsqu'un débat universitaire s'engagea, précisément, sur la question de savoir si Leibniz lui avait emprunté l'image des deux horloges synchronisées par laquelle il explique sa théorie de l'harmonie préétablie. Plusieurs études virent alors le jour, et l'édition Land rendit à nouveau disponibles ses œuvres. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, certains philosophes chrétiens s'intéressèrent à lui – c'est probablement ainsi que Brian Coffey, qui étudiait la philosophie avec Jacques Maritain à l'Institut catholique de Paris, orienta Beckett vers Geulincx. Malgré plusieurs études au cours du siècle, notamment, en français, les travaux d'Herman J. de Vleeschauwer, la monographie d'Alain de Latre et, plus récemment, celle

---

21. L'*Éthique* (dans sa totalité), la *Métaphysique* et la *Physique* ne furent publiées qu'à titre posthume.

de Bernard Rousset<sup>22</sup>, ce n'est que depuis quelques années que ses œuvres sont traduites du latin.

Pour dessiner en quelques mots la position de Geulincx, on peut partir du problème de la distinction du corps et de l'esprit établie par Descartes. Celui-ci, après avoir posé ce dualisme métaphysique des substances, avait insisté sur leur union dans l'expérience, dans « la vie<sup>23</sup> ». Il avait ainsi cherché à penser leurs interactions dans le domaine éthique et à situer anatomiquement leur point de jonction (dans la glande pinéale)<sup>24</sup>. Sur le terrain métaphysique du dualisme, la rupture entre esprit et corps, sujet et monde, n'allait pas jusqu'à remettre en cause la possibilité de la connaissance des choses physiques, puisque Dieu assurait que je les connais bien telles qu'elles sont<sup>25</sup>. Geulincx reprend nombre d'éléments fondamentaux de la philosophie cartésienne, le cogito par exemple ouvre sa *Métaphysique vraie*. Mais le Flamand est, pour ainsi dire, plus conséquent, plus intransigeant vis-à-vis de tout dépassement du dualisme. Selon lui, si corps et esprit sont deux substances distinctes, et que je suis en tant que je pense, alors je ne suis pas ce corps que je dis, par raccourci, « mien ». La pensée de Geulincx présente ainsi un « Je surpris d'être en rapport avec un corps<sup>26</sup> », d'être affligé d'un corps. Cette condition physique

22. C'est principalement sur ces recherches que nous nous appuyons pour notre présentation biographique et cette historiographie de la recherche geulincxienne ; nous nous permettons ici de renvoyer à la liste détaillée que nous proposons dans la bibliographie en fin de volume.  
23. Lettre à Élisabeth du 28 juin 1643, dans René Descartes, *Correspondance avec Élisabeth et autres lettres*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1989, p. 74.

24. Voir par exemple René Descartes, *Les Passions de l'âme*, articles 30 *sqq.*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1996, p. 118 *sqq.* Voir également le *Traité de l'homme*, et les lettres à Meyssonier du 29 janvier 1640 et à Mersenne des 1<sup>er</sup> avril et 24 décembre 1640.

25. Dieu ne pouvant être trompeur (voir les troisième et sixième des *Méditations métaphysiques*). Comme l'écrit de Vleeschauwer, Descartes procède dès lors en « ontologiste confiant » (Herman J. de Vleeschauwer, « Les antécédents du transcendantalisme : Geulincx et Kant », *Kant-Studien*, n° 45, Mainz, Universität Mainz, 1953-1954, p. 249), réglant le problème du dualisme de manière à permettre la connaissance du monde, essentielle au projet de maîtrise (scientifique) de la nature.

26. Selon la formule de Bernard Rousset, *Geulincx entre Descartes et Spinoza*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque de l'histoire de la philosophie », 1999, p. 59.

est due à une intervention divine, il s'agit d'un miracle proprement incompréhensible, ineffable, inapprochable. Le philosophe propose dès lors une forme particulière d'immanentisme de l'esprit : à strictement parler, je ne suis que « dans » mon esprit, sans que puisse s'établir aucune transivité avec le monde, où se trouve mon corps. Par conséquent, et en toute logique dualiste, n'étant qu'esprit (connaissance et volition), ce n'est pas moi qui produis les mouvements de mon corps, ni des autres : selon Geulincx, et c'est là le sens de l'occasionalisme, seul Dieu en est la cause, l'homme est en ce sens fondamentalement impuissant. L'image des deux horloges, que reprendra Leibniz, se situe en ce point : Dieu a synchronisé au départ l'horloge de ma volonté et celle de mes actions dans le monde. Cet immanentisme a en outre une conséquence épistémologique de taille : nous ne pouvons pas penser les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Notre perception des choses sensibles, ou notre connaissance intellectuelle, ne nous renseignent que sur notre conscience sensible ou intellectuelle – on n'en sort pas<sup>27</sup>. Là où le Dieu cartésien avait la bienveillance d'assurer la possibilité de la connaissance de la nature, et là où Kant sortira de l'impasse en distinguant les domaines du phénomène, de l'objet construit, connaissable, et de la chose en soi inaccessible<sup>28</sup>, Geulincx reste fidèle à un Dieu plus augustinien, impénétrable. Concentré sur l'impuissance humaine, il s'approche dès lors davantage du terrain sceptique<sup>29</sup>. Je ne suis que mon esprit, et il n'est

27. Voir Herman J. de Vleeschauwer, « Les antécédents du transcendantalisme : Geulincx et Kant », art. cit., p. 261, et le commentaire qu'en propose Alain de Latre, *L'Occasionalisme d'Arnold Geulincx*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 292 *sqq.* Comme l'explique de Vleeschauwer dans le même article, le dualisme échappe, lui, sans qu'on sache vraiment pourquoi, à cette critique (art. cit., p. 263 *sqq.*).

28. Comme l'a proposé Herman J. de Vleeschauwer, la pensée de Geulincx préfigure par aspects celle de Kant (*ibid.*).

29. Geulincx témoigne d'une grande sympathie pour le scepticisme, bien que, formellement, il le réfute (voir Alain de Latre, *L'Occasionalisme d'Arnold Geulincx*, op. cit., p. 48 *sqq.*).